

pant douloureusement ; pendant quelques secondes il disparaît et reparaît, attirant dans sa gueule un pan de petite chemise. Je n'eus qu'à me baisser, qu'à tendre la main, qu'à saisir une petite jambe, puis tout le petit corps que j'enlevai ruisselant...

Alors, effaré, la corvée troublée, obsédé par cette idée que la mère négligente perd ses droits à son enfant, je me sauvais emportant ce petit être inerte ; mais le basset veillait sur son bien : il me saute en travers des jambes, me mord, me rappelle à moi-même, me ramène vers l'enclos, me pousse vers la maison dont la porte est restée tout ouverte. Dans l'âtre le feu pétillait encore.

Un instant je m'arrête ahuri, découragé. A quoi bon ? Si cet enfant ne se noie pas aujourd'hui, c'est demain qu'il se brûlera. Ici le feu, l'eau là-bas : on l'abandonne à trop de dangers. Mais le chien inquiet de ne pas entendre son petit nourrisson crier, saute autour de moi. C'est un nouveau rappel à l'action, au devoir. Vite je dépose l'enfant sur un lit, lui donne les premiers soins qui le ramènent bientôt.

Il souriait quand la mère rentra.

Mon regard dut être terrible de sévérité, car elle n'eut pas besoin d'autres explications ; elle prit son enfant mouillé, l'emporta dehors, pour le changer, le sécher au grand soleil, le réchauffer contre elle.

Elle était assise sur les deux marches du seuil et, cette fois, elle le pressait, son bébé, le serrait tendrement et ses yeux abaissés s'étaient empreints de cette suavité douce qu'avait là-haut la Vierge sur le tableau.

En faveur de ce retour de maternité, de cette effusion qui dénotait malgré tout un sentiment supérieur, je pardonnai ses imprudences pas-

sées à cette jeune femme que j'avais méconnue. Dans tous les pays les mères aiment leurs enfants ; mais c'était le caractère de celle-là d'être inconsciente et vraiment, pour la garde de ses enfants, elle se contentait d'un procédé par trop primitif.

Et je rentrai dans la vieille ville, regardant les enfants à mesure que j'en rencontrais sur mon passage ; quelques-uns étaient pieds nus, mais la plupart paraissaient aussi bien soignés que dans les autres pays du monde.

Pourtant, chaque fois qu'au souvenir de mes voyages je revois en esprit la cité célèbre pour ses reliques du moyen âge, je ne puis m'empêcher de me rappeler aussi la maison du canal et la mère naïve, ayant un peu trop conservé les traditions des vieux âges et confiant encore, comme c'était la coutume chez les Romains ou les Gaulois, ses bébés à la vigilance d'un chien.

Et de réflexions en réflexions j'en arrive à me demander si le maintien des vieilles villes, en dépit des progrès et des exigences modernes, n'a pas pour cause la nature trop indolente des habitants.

Les choses sont faites pour les besoins des hommes et, comme ces besoins changent sans cesse, il faut qu'elles changent en même temps. Quand le passé disparaît, ne le regrettons pas.

FERNAND CALMETTES.

Une barbe décolorée, grise, inculte ne démontre aucun élégance. Elle peut l'être grâce à la Teinture Buckingham pour la barbe, qui donne une couleur égale brune ou noire.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SIXIÈME PARTIE

XI

(Suite)

—Vraiment, dit-il, je ne sais que penser, et je n'ose m'arrêter à une idée qui m'est venue.

—Qu'elle est cette idée ?

—Je l'avais avant de quitter Chénol. Ma première pensée en lisant votre lettre, Gabrielle, a été celle-ci : Sosthène de Perny n'est pas mort, Sosthène de Perny est revenu à Paris.

Gabrielle se dressa debout.

—Morlot, s'écria-t-elle les yeux étincelants, votre pensée est la mienne ! Ah ! nous ne pouvons en douter, mon ami, Sosthène de Perny est revenu. Le misérable a gardé sa haine...

—Ainsi, Gabrielle, vous croyez que c'est lui ?

—Morlot, j'en suis convaincue. Le marquis de Coulange n'a qu'un seul ennemi : Sosthène. Après le coup de fusil tiré sur le marquis, on a d'abord accusé un malheureux braconnier ; il était innocent. On a cherché ailleurs l'auteur de l'attentat, on ne l'a pas trouvé. Moi aujourd'hui, je dis hardiment son nom : c'est Sosthène de Perny. Si ce n'est pas lui-même qui a tiré, c'est un complice. On a attribué l'explosion de Frameries à l'imprudence d'un mineur ; on dit toujours cela. Eh bien, non, l'explosion a eu une autre cause ; croyez-le, Morlot, c'est une main criminelle qui a allumé le feu grison. On voulait la mort du marquis et celle de mon fils ! Avant-hier M. de Coulange a fait une chute ; c'est encore par un miracle qu'il n'a pas été tué. Il ne peut pas s'expliquer comment son cheval s'est emporté... Morlot, on a fait avaler au cheval quelque drogue qui l'a rendu furieux et lui a subitement communiqué la folie ou la rage. Voilà trois attentats dirigés contre la vie du marquis de Coulange ; un seul suffirait pour nous révéler la présence à Paris de Sosthène de Perny, car je vous le répète, Morlot, lui seul au monde est capable d'assassiner le marquis de Coulange. Ah ! il ne se doute pas qu'on peut le reconnaître aux coups qu'il porte.

L'entendant réfléchissait profondément.

—J'admets comme vous, Gabrielle, dit-il, que Sosthène de Perny est revenu ; mais pourquoi voudrait-il tuer le marquis de Coulange ? Voilà ce que je ne m'explique pas.

—Mais vous savez mieux que moi, Morlot, qu'il n'y a que de la haine dans le cœur de ce misérable ! Ah ! il est facile de deviner ce qui le fait agir : Morlot, c'est la vengeance !

—Alors, pourquoi ne cherche-t-il pas à frapper la marquise plutôt que le marquis, dont il n'a jamais eu à se plaindre ?

—Est-ce qu'on peut savoir ce qu'il y a dans la pensée d'un scélérat ?

—Ne nous laissons pas entraîner, Gabrielle, mais réfléchissons et

raisonnons. Sosthène de Perny est un horrible scélérat, c'est convenu. Cependant ne l'accusons pas aussi facilement de trois tentatives de meurtre. Je le connais assez pour être certain qu'il n'est pas homme à assassiner le marquis de Coulange par esprit de vengeance seulement, afin de satisfaire sa haine pour sa sœur. Non, pour que Sosthène voulût commettre un pareil crime, il faudrait qu'il y eût profit pour lui. Or, j'ai beau chercher quel intérêt il peut avoir à tuer son beau-frère, je ne trouve rien.

—Je vous le répète, ma chère Gabrielle, Sosthène n'est pas homme à tuer pour le plaisir de tuer, c'est-à-dire pour rien. Malgré les précautions qu'il peut prendre, un assassin n'ignore pas qu'il risque sa tête.

—Ce que vous venez de me dire est très logique, mon ami, répondit Gabrielle ; malgré cela ma conviction reste la même. La marquise croit, comme moi, que son frère est l'auteur caché de l'attentat. En apprenant le malheur de Frameries et l'effroyable danger que son mari et Eugène avaient couru, elle s'est écrié dans un moment de trouble devant sa fille : "Monstre ! monstre !" Puis elle a ajouté : "Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur, ayez pitié de moi !"

Avant-hier, poursuivait Gabrielle, elle m'a dit, à moi, tout bas : "C'est la troisième fois qu'on tente d'assassiner mon mari." Certes, je me suis bien gardée de lui répondre que c'était aussi ma pensée. Comme j'avais l'air de douter, elle murmura : "L'infâme ! l'infâme !" Puis elle se pencha de nouveau vers moi avec l'intention évidente de me faire une confidence ; Elle laissa échapper un gémissement et prononça ces mots : "Non, non, je ne dois rien dire."

—D'après cela, ma chère Gabrielle, répliqua Morlot, je comprends que votre conviction soit profonde ; je ne veux essayer, ni de la détruire, ni de l'ébranler ; je veux chercher, au contraire, afin de la partager, quel mobile peut pousser Sosthène de Perny à commettre un nouveau crime, jusqu'à présent, je vous avoue que je suis au milieu des ténèbres.

—Eh bien, mon ami, cherchons la lumière. Quand vous aurez entendu ce que je vais vous dire, peut-être verrez-vous une clarté dans la nuit.

Alors, sans rien omettre, Gabrielle raconta la singulière conversation que Maximilienne avait eue avec une certaine comtesse Protowska, se disant dame patronesse d'une œuvre de bienfaisance.

A mesure que Gabrielle parlait, les mouvements de la physionomie de Morlot et les lueurs de son regard trahissaient les diverses impressions qui naissaient en lui. Ce qu'il éprouvait était un mélange d'étonnement, de stupeur, d'inquiétude, de mépris et de colère.

—Oh ! oh ! fit Morlot quand Gabrielle eut fini de parler, voilà qui était important à savoir. Maintenant le doute n'est plus possible. Sosthène de Perny est à Paris. Il me paraît évident que cette comtesse polonaise — je parierais que c'est une aventurière qui n'est pas plus comtesse que je suis duc — s'est présentée à l'hôtel de Coulange envoyée par de Perny. Ce qu'elle a dit à mademoiselle Maximilienne, la menace de la révélation du secret qu'en dehors de nous lui seul connaît, le prouve surabondamment. Nous pouvons croire que cette femme a choisi le moment où mademoiselle Maximilienne se trouvait seule pour faire sa visite. Elle s'est annoncée comme dame patronesse. Parbleu, il lui fallait un prétexte, et celui-là était aussi bon qu'un autre. La coquille savait son